

RIVAGES/NOIR



LES MORTS D'AVRIL

**ALAN
PARKS**

Une bombe artisanale explose dans un appartement sordide de Glasgow, tuant celui qui la manipulait. La scène n'est pas belle à voir et l'inspecteur Harry McCoy n'est pas enthousiaste à l'idée de s'y confronter, d'autant plus que son estomac le fait souffrir. Par ailleurs il est contacté par un haut gradé de la marine américaine dont le fils, stationné sur la base de Holy Loch, manque à l'appel. Cette enquête officieuse va lui ouvrir des pistes imprévues, tandis que la ville est victime de mystérieuses explosions. L'IRA aurait-elle décidé de s'attaquer à Glasgow ?

Alan Parks est né à quelques encablures de Glasgow. Bien qu'il ait mené sa carrière professionnelle dans la musique à Londres, il est aujourd'hui revenu dans la ville où il situe toutes les enquêtes de l'inspecteur Harry McCoy. Après *Janvier noir*, *L'Enfant de février* (lauréat du prix Rivages des Libraires) et *Bobby Mars forever*, *Les Morts d'avril* (élu Livre du mois par le *Times*) installe Alan Parks comme l'un des plus importants représentants du « Scottish noir ». Son œuvre est traduite dans plusieurs pays dont le Japon.

« Comme les tout meilleurs romans noirs, *Les Morts d'avril* nous fait ressentir la douleur du monde et réussit presque à la soulager. » *The Times*

Du même auteur
chez le même éditeur

Janvier noir
L'Enfant de février
Bobby Mars forever

ALAN PARKS

LES MORTS D'AVRIL

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Olivier Deparis

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache



© Raymond Depardon / Magnum Photos

Le texte de Joseph Conrad cité en exergue est tiré du *Cœur des ténèbres*, traduit de l'anglais par Catherine Pappo-Musard, Paris, Lgf-Le Livre de Poche, 2012.

Titre original :
The April Dead

Couverture : © Raymond Depardon / Magnum Photos.

© Alan Parks, 2021
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5941-7

À la mémoire de Jean Parks
1933-2020

Will you bleed for me?

JAMES KING AND THE LONE WOLVES

Je le laissai continuer, ce Méphisto de papier mâché, et il me sembla que si j'essayais, je pourrais le crever de l'index mais qu'à l'intérieur je ne trouverais rien, sauf peut-être un peu de boue sans consistance.

JOSEPH CONRAD

12 avril 1974

1

– Qui voudrait faire exploser une bombe à Woodlands ? s'étonna McCoy. C'est le trou du cul de Glasgow.

– L'IRA ? proposa Wattie.

– Pourquoi pas ? C'est vrai qu'on est le Vendredi saint. Mais je ne suis pas sûr que faire sauter une loc merdique à Glasgow soit le meilleur moyen de frapper l'establishment britannique. C'est pas les Chambres du Parlement, quoi.

Plantés au milieu de West Princes Street, ils contemplaient les vitres soufflées et le grès noirci de la façade du numéro 43, là où se trouvait l'appartement en question. Les appartements voisins avaient souffert eux aussi – vitres fêlées, rideaux déchirés qui pendaient aux fenêtres, une jardinière remplie de jonquilles renversée en bas de l'immeuble. McCoy sortit ses cigarettes, en alluma une, éteignit l'allumette en l'agitant et la jeta sur la chaussée mouillée.

– Comment savez-vous que c'est une location, d'abord ? s'enquit Wattie.

– Il n'y a que ça, dans le coin, des apparts loués ou sous-loués, sans bail ni quittances de loyer. La moitié des paumés de Glasgow habitent là.

– Vous croyez que c'est le début ? Chez nous, je veux dire ? Le début des attentats ?

McCoy haussa les épaules.

– J’espère que non, mais tu sais ce qu’on dit : Glasgow, c’est Belfast sans les bombes.

– Oui, jusqu’à aujourd’hui.

Un pompier cria, et ils reculèrent sur le trottoir tandis qu’un fourgon pompe-tonne amorçait un demi-tour dans la rue étroite. Partout, il y avait des camions de pompiers, des tuyaux, des ambulances, des voitures de police ; des policiers en uniforme tentaient de mettre en place un ruban de signalisation pour boucler le secteur. Les appartements autour du 43 avaient été évacués. Leurs occupants étaient rassemblés en bas, l’air choqué, dans toutes sortes de tenues – en pyjama, en sous-vêtements cachés par des couvertures. Un homme en costume rayé et en chaussettes tenait un chat dans ses bras.

Un pompier costaud sortit de l’allée et retira son casque, ses cheveux blond roux collés au crâne par la sueur. Il cracha plusieurs fois par terre et s’approcha.

– C’est sécurisé, dit-il. Vous pouvez monter, maintenant.

McCoy hocha la tête.

– Des victimes ?

– Un homme. À moitié éparpillé sur les murs, à moitié carbonisé.

L’idée donna la nausée à McCoy.

– Il est tout à vous, ajouta le pompier avant de s’éloigner vers le fourgon en train de manœuvrer.

– Merde, fit McCoy. Il va falloir qu’on monte, hein ?

– Ouais, confirma Wattie. Vous voulez dégueuler tout de suite, histoire d’être débarrassé ?

– Gros malin.

C’était exactement ce que McCoy avait envie de faire, pourtant.

– On devrait peut-être attendre Faulds ? tenta-t-il. Il est en route.

– Vous avez d’autres excuses comme ça ?

McCoy soupira.

– Allons-y.

Ils se faufilèrent derrière les pompiers occupés à renrouler leur tuyau sur le dévidoir et entrèrent dans l’allée. De l’eau coulait du haut de l’escalier, une odeur de fumée et de bois brûlé empuantissait l’air. Ils grimpèrent péniblement en direction du dernier étage et de l’inévitable scène horrible qui les y attendait.

– Vous n’avez pas oublié pour ce soir ? demanda Wattie.

– Ça me paraît difficile, dit McCoy. Tu me le rappelles toutes les cinq minutes. Je serai chez ton père à six heures, conformément aux instructions.

– Il a réservé dans un chinois, en ville. C’est pas cher.

– Super.

McCoy songea qu’il serait judicieux de manger avant. Un restaurant chinois à Greenock dont l’atout majeur était de ne pas être cher semblait promettre au mieux une indigestion, au pire une intoxication alimentaire.

Ils se trouvaient à présent sur le palier du dernier étage. La porte de l’appartement avait été enfoncée par les pompiers et était de guingois, ses gonds à moitié arrachés. McCoy fit une dernière tentative.

– On devrait peut-être attendre Phyllis Gilroy, dit-il. Qu’est-ce qu’on y connaît, aux victimes d’explosion ? C’est elle le légiste, après tout, elle sera beaucoup plus utile que toi ou moi.

Wattie soupira, le regarda.

– Écoutez, si vous ne voulez pas y aller, c’est pas grave. J’irai, moi.

– C’est vrai ? Ce serait form...

– Ouais, et à notre retour au commissariat, je ne manquerai pas de raconter à Murray comment mon commandant a refusé d’examiner une scène de crime parce qu’il avait trop peur.

– Je vous trouve bien effronté, Watson.

– J’ai été à bonne école. Prêt ?

Et Wattie poussa la porte.

La moitié de l'appartement avait une apparence normale, l'autre était sens dessus dessous, trempée et calcinée. L'odeur de fumée était plus forte à l'intérieur, elle les assaillit dès leur entrée, leur saisit le fond de la gorge. Derrière, on percevait une seconde odeur, comme de rôti dominical. McCoy sortit un mouchoir de sa poche et s'en couvrit le nez et la bouche, ce qui ne servit pas à grand-chose. Ils traversèrent le vestibule et entrèrent dans le séjour. Leurs pieds faisaient floc-floc dans la boue collante qui recouvrait désormais la moquette, mélange de cendre et d'eau.

C'était sans doute là qu'avait explosé la bombe. Les rideaux en lambeaux allaient et venaient au gré du vent, à travers la fenêtre au cadre manquant. La boue était également plus épaisse dans cette pièce, leurs chaussures y disparaissaient. McCoy suivait Wattie, s'efforçait de rester derrière lui pour qu'il lui cache la vue – Wattie était beaucoup plus grand que McCoy, beaucoup plus large, aussi. Son plan fonctionna bien jusqu'à ce que Wattie s'accroupisse pour ramasser un 33 tours à moitié fondu dans la boue. Soudain, McCoy vit tout.

Près de la cheminée, on aurait dit qu'on avait aspergé de peinture rouge le papier peint à motifs bambou. Il aperçut des cheveux et une dent fichés dans le mur avant d'avoir pu détourner les yeux. Sur le sol, près de ce qui restait du canapé, on aurait dit un tas de vêtements brûlés. En regardant de plus près, il y remarqua du blanc d'os et recula, pris de vertiges familiaux.

– Paul McCartney, *Ram*, lut Wattie sur l'étiquette du disque déformé. Une vraie daube.

Puis, reposant le disque dans la boue :

– C'est comme cet album que vous m'avez fait acheter. C'était quoi, le titre, déjà ? *Inside Outside* ? Merde, ça va ?

Plaqué contre le mur à l'autre bout de la pièce, McCoy comptait ses respirations, s'efforçait de ne pas s'évanouir. Il réussit à hocher la tête et remit le mouchoir devant son nez

pour bloquer l'odeur de rôti. Il regarda autour de lui en veillant à ne pas baisser les yeux vers les restes de la victime. On se serait cru dans n'importe quel autre appartement de Woodlands. Papier peint décoloré, petite cuisinière à gaz, un fauteuil avachi, taches d'humidité au plafond et sur les murs. Pourquoi vouloir faire sauter un tel taudis ?

– Je vais aller respirer un peu à la fenêtre, dit McCoy en rasant le mur.

Il gagna le gros trou qui avait remplacé la fenêtre et sortit la tête dehors.

– Une belle boucherie, dit Wattie. Il y a un morceau de crâne incrusté dans le plâtre au-dessus de la cheminée.

– Ah ouais ? fit McCoy en gardant les yeux fermement braqués vers la foule en bas et en s'efforçant de ne pas imaginer à quoi pouvait ressembler un morceau de crâne incrusté dans un mur.

– Je croyais que ça vous avait passé, ces conneries.

– Moi aussi. Tu sais quoi ? Je vais jeter un œil à côté pour voir si je trouve un nom quelque part, OK ?

McCoy aperçut Wattie qui secouait la tête tandis qu'il regagnait doucement le vestibule pour se diriger vers la chambre. Celle-ci était à peu près intacte, la bombe qui avait explosé tout près n'y avait pas fait trop de dégâts. Apparemment, la porte avait pris feu et avait été arrosée par les pompiers, mais ça s'arrêtait là. Un sac de couchage était ouvert sur un lit une place. Posés sur une petite commode, un cendrier et un numéro de *Melody Maker*. Il y avait une affiche de Black Sabbath au mur, quelques photos de Ferrari au-dessus du lit. On était vraisemblablement chez un jeune homme.

Dans la commode, McCoy trouva l'assortiment habituel de caleçons et de chaussettes, un magazine porno sous une pile de tee-shirts. Aucun indice particulier, aucun nom nulle part. Il tenta un autre tiroir : un pull, un jean Levi's 747, quelques chemises pliées. Il le referma et gagna la fenêtre. Il n'y avait plus de

vitres, il prit plusieurs bouffées d'air frais. En bas, une voiture de police se faufilait entre la foule et les camions de pompiers à l'arrêt. Elle se gara le plus près possible de l'appartement, et Hughie Faulds en descendit par l'une des deux portières arrière. Il lissa ses vêtements et s'étira. McCoy compatissait, pas facile de faire rentrer un mètre quatre-vingt-treize à l'arrière d'une Viva. Faulds leva la tête et agita la main en le voyant.

– Faulds est là ! cria McCoy en direction de la pièce voisine.

Il s'assit sur le lit un instant. Celui-ci sentait le renfermé, la taie d'oreiller était luisante de sébum. McCoy ne savait pas trop ce qu'il cherchait. C'était une location comme toutes les autres. Il remarqua une valise à côté de la commode. Il la posa sur le lit et l'ouvrit. Encore des vêtements, rien de plus – trois chemises, une cravate, une paire de baskets. Il la referma, la reposa, retourna dans le séjour, se remit à la fenêtre.

– Tu crois qu'on pourra récupérer son portefeuille ? demanda-t-il.

Wattie regarda le corps carbonisé, fit siffler l'air entre ses dents.

– Ça m'étonnerait. Vu l'état dans lequel il est, il ne doit pas rester grand-chose du portefeuille.

– Tu as sûrement raison. On verra ce que trouve Gilroy.

Une voix au fort accent de Belfast les fit se retourner :

– Tu as réussi à l'amener ici ?

La silhouette de Hughie Faulds occupait toute la hauteur de la porte.

– Ça n'a pas été facile, dit Wattie. Croyez-moi.

Faulds sourit.

– C'est pas un peu de sang et quelques boyaux qui vont t'impressionner, hein, Harry ? Tu es habitué, maintenant.

– Je m'y fais.

McCoy gardait intentionnellement les yeux fixés sur l'immeuble d'en face, où un vieil homme vêtu d'un gilet de laine le dévisageait.

– Ça te parle, tout ça ? demanda-t-il.
– C'est pour ça que je suis là, alors ? Je suis un expert en explosifs, maintenant ?

– Ouais. Tu es le seul dans la maison qui risque d'y connaître quelque chose. On n'a jamais vu une scène d'attentat, nous autres.

Faulds examina brièvement les dégâts, puis hocha la tête.

– J'ai vu ce scénario plus d'une fois à Belfast. C'est pas un attentat, ça.

– Quoi ?

Faulds pointa le doigt vers le tas de vêtements près du canapé.

– Ce couillon s'est fait péter la gueule en essayant de fabriquer une bombe.

Il s'approcha de la masse carbonisée et renifla.

– L'amande. Vous sentez ?

McCoy secoua la tête, pas question de retirer à nouveau le mouchoir de son nez.

– Un peu, dit Wattie. Comment ça se fait ?

– Ça veut dire qu'il a utilisé un cocktail Co-op.

– Quoi ?

McCoy était de plus en plus perdu.

– On appelle ça « cocktail Co-op » parce qu'on trouve la plupart des ingrédients au Co-op du coin. Facile à faire et assez efficace. C'est ce qu'emploient couramment l'UDA et l'IRA.

– Tu es sûr ? Si l'une de ces deux organisations est impliquée, on est peinards. Les Renseignements vont prendre le relais.

Faulds désigna d'un signe de tête ce qui restait de la victime.

– Ça arrive plus souvent qu'on ne le pense. C'est pas parce qu'on trouve facilement les ingrédients que c'est à la portée de n'importe qui. Croyez-moi, fabriquer une bombe n'est pas aussi simple que ces abrutis se l'imaginent.

– Vous êtes sûr qu’il s’agit de ça ? demanda Wattie.

Faulds acquiesça.

– C’est un cas d’école.

Puis, regardant autour de lui :

– Et d’abord, pour quelle autre raison une bombe exploserait dans un appart comme celui-là ? Pas très justifié, comme cible.

McCoy resta près de la fenêtre et regarda Faulds évoluer dans la pièce pour examiner correctement les lieux. Chose que McCoy aurait dû faire lui-même. Faulds retroussa ses bas de pantalon jusqu’aux mollets et s’accroupit devant le corps pour l’étudier de plus près.

– C’est pas beau à voir, dit-il. Le type devait se trouver juste au-dessus de la bombe quand elle a explosé, il devait essayer de connecter le détonateur.

Il désigna le mur du menton.

– Pour l’identification dentaire, c’est pas gagné non plus, tout ça est très fragmenté. La moitié de sa mâchoire et de ses dents est plantée dans ce mur.

Se redressant, il prit un livre qui flottait dans la boue près de la cheminée. Il le nettoya un peu et contempla la couverture.

– *Vie et mort de Saint-Kilda*. Tu connais ?

McCoy secoua la tête.

Faulds ouvrit le livre à la première page et plissa les yeux pour déchiffrer le message à moitié effacé, griffonné au stylo-bille.

– « Pour Paul. Joyeux anniversaire. Henry. »

– Merde, dit McCoy. Paul. Ça peut être l’un ou l’autre des deux camps. Protestant ou catholique.

– Tu espérais quoi ? demanda Faulds. Finbar ?

– Ça’aurait été bien. Ça ou Gary. Y a pas beaucoup de catholiques qui s’appellent Gary.

Wattie revint du vestibule, une liasse de factures et de publicités trempées dans la main.

– Les destinataires sont tous différents, dit-il, avant de lire tout haut. « Mlle E. Fletcher », « Thomas Wright », « L’occupant », « M. S.A. Bowen », « C. Smith ». Etc., etc.

– Des Paul ? demanda McCoy.

Wattie parcourut la liasse à nouveau.

– Un Peter, mais pas de Paul.

– T’as fini, Faulds ?

Faulds acquiesça.

– Je ne vois rien qui sorte de l’ordinaire. Un pauvre bougre qui ne savait pas ce qu’il faisait, c’est tout.

– Donc, si c’est un cocktail Co-op, il y a des chances que ce soit des paramilitaires, dit McCoy. Tu entends parler d’eux à Glasgow ?

Faulds secoua la tête.

– Pas beaucoup. Quelques jeunes qui se vantent d’en être, pour frimer dans les pubs. Ici, ils font surtout des collectes de fonds, éventuellement ils viennent se planquer quand ils doivent quitter l’Irlande. Je peux me renseigner chez moi, j’aurai peut-être des infos. Je peux retourner à Tobago Street, maintenant ? Je peux retourner faire mon vrai boulot ?

McCoy opina.

– On te raccompagne. Je ne tiens pas à être ici quand les Renseignements vont débarquer.

– Ou à regarder plus longtemps des éclaboussures de sang, corrigea Wattie.

– Soyez gentil, Watson, fermez votre clapet.

Faulds sourit.

– Il n’a pas tort, remarque. Ça ne doit pas être commode pour un inspecteur d’avoir peur de la vue du sang.

– C’est pas pire que d’être un gros con d’Irlandais. Allez, on s’en va.

2

– Les résultats sont arrivés.

McCoy regarda le médecin. Ça ne l'avait pas vraiment préoccupé, mais il fut soudain un peu inquiet. Il était venu consulter quelques semaines plus tôt, ses maux d'estomac étaient devenus insupportables. Il avait des difficultés à manger, souffrait en quasi-permanence. Le médecin l'avait envoyé à l'hôpital, où il avait avalé une mixture farineuse avant de passer une radio.

– Bon, dit-il.

Le médecin, un Dundonien à l'air revêché et avec une moustache en guidon de vélo, retira sa branche de lunettes de la bouche, reposa la radio et leva les yeux vers lui. Il sourit.

– Apparemment, monsieur McCoy, vous êtes atteint d'un ulcère peptique.

– Un quoi ?

– Un ulcère sur la muqueuse de votre estomac. C'est ce qui provoque les douleurs dont vous vous plaignez.

– Bon Dieu.

– Si vous voulez bien vous abstenir de blasphémer...

– Désolé, dit McCoy, qui ne l'était pas. Et maintenant, alors, qu'est-ce que je fais ?

– Vous arrêtez l'alcool et le tabac, et vous mangez des plats peu relevés, des aliments blancs, principalement. Du

poisson bouilli, du porridge, du lait, du riz, du pain de mie, non grillé. Ce genre de choses. En cas de crise, buvez du Pepto-Bismol.

McCoy retint de justesse un nouveau « bon Dieu ».

– Si vous respectez ce régime, la douleur devrait se calmer. Vous êtes policier, vous devez avoir un métier stressant, des horaires irréguliers, tout cela n’aide pas. Essayez de prendre soin de vous. C’est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Hélas, il n’existe pas de traitement qui soit très efficace contre ce type de lésion. Tout est entre vos mains, je regrette.

McCoy s’arrêta dehors, devant le cabinet, et alluma une cigarette. Ses vêtements sentaient encore la fumée de l’appartement. À trente-deux ans, il se retrouvait avec un ulcère ? Il croyait que c’était réservé aux vieux et aux gros, ces trucs-là. Un homme sortit du magasin de vins et spiritueux d’en face, les bras chargés d’un sac plastique où tintaient des bouteilles, il se mit à courir pour prendre le bus. Une chose était sûre : il n’était pas question que McCoy arrête le tabac et l’alcool, ce n’était même pas envisageable. Si ça ne lui laissait qu’un régime d’aliments blancs et le Pepto-Bismol, soit. Il consulta sa montre. Il était temps de se mettre en route s’il voulait être à l’heure à Greenock. Il traversa la rue pour regagner sa voiture. Ce diagnostic avait au moins un avantage : c’était l’excuse parfaite pour ne pas avoir à bouffer des chinoiserries dégueulasses ce soir-là.

Il réussit à arriver à Greenock juste après six heures. Le père de Wattie – « Appelez-moi Ken » – le conduisit dans un petit séjour bien rangé. Papier peint texturé beige et moquette verte à motifs tourbillonnants, une table basse sur laquelle était posée une assiette de sandwiches à la purée de saumon. Un radiateur électrique à trois résistances fonctionnait à pleine puissance. *Home sweet home.*

Assise sur un canapé en skaï près de la fenêtre, Mary, la compagne de Wattie, avait l’air de ne toujours pas en revenir

de ce qui lui était arrivé. McCoy était un peu surpris, lui aussi, plus habitué à la voir dans des salles de rédaction et sur des scènes de crime que sur un canapé, un biberon dans une main et un koala en peluche dans l'autre.

– Comment tu vas ? demanda McCoy en s'asseyant à côté d'elle.

– Je suis épuisée, répondit-elle, maussade. Et moi qui me plaignais de ne faire que bosser. Je passais mon temps derrière mon bureau, à boire du thé et à fumer des clopes. Je ne savais pas ce que c'était que la vie. Il paraît que tu as vu une scène d'explosion, aujourd'hui ?

Toute sa vie antérieure de journaliste n'avait donc pas été happée par le petit Duggie et les couches. Son goût pour les fringues non plus, manifestement. Elle portait une sorte de jupe courte en jean, des bottes rouges à semelles compensées et un tee-shirt violet montrant un auto-stoppeur encadré par l'inscription *KEEP ON TRUCKIN'*.

McCoy confirma de la tête.

– Un abruti s'est fait sauter la gueule avec sa propre bombe.

– Les Renseignements reprennent l'affaire ?

Nouveau hochement de tête de McCoy, qui accepta le verre que lui proposait Appelez-moi-Ken.

– Douglas est allé montrer le bébé aux voisins, expliqua celui-ci. Il revient dans une minute.

– Ne vous inquiétez pas, dit McCoy, je le vois suffisamment au travail.

– Ce n'était qu'une question de temps, j'imagine, reprit Mary. Les attentats à la bombe. Londres, Birmingham, Manchester. Ça devait finir par arriver ici.

– Oui, apparemment.

– Super ! Y a une actu brûlante, et moi je suis là à fourrer des mouchoirs en papier dans mon soutif pour éponger les fuites et à chanter « Coulter's Candy » toutes les cinq minutes.

McCoy sourit.

- Tu ne laisserais ta place pour rien au monde.
- Tu rigoles ! Si on pouvait s’offrir une nounou à plein temps, je n’hésiterais pas une seconde. Mais c’est pas au programme, à moins de gagner au loto.

Elle soupira.

- Alors, qu’est-ce qui se passe d’autre dehors, dans le grand méchant monde ?

– Pas grand-chose. Je me suis pris une soufflante par Murray hier. À cause de toi.

- De moi ?

– Il revenait de Pitt Street. C’est la réaction en chaîne. On gueule sur lui, il gueule sur moi. Le *Daily Record* est en croisade en ce moment. « Violence dans nos rues » en une et sur la moitié des pages à l’intérieur.

– Ils font ça tous les deux, trois ans. Ça veut dire qu’ils n’ont rien d’autre à raconter.

– Je le sais, tu le sais. Faudrait juste que quelqu’un en informe Pitt Street.

Ils levèrent les yeux tandis que la porte du séjour s’ouvrait et que Wattie apparaissait avec le bébé dans les bras, un grand sourire sur le visage.

– Je t’avais dit qu’il serait ravi, souligna McCoy. Il est né pour être père.

– Papa ! fit Wattie. Va chercher l’appareil photo. J’en veux une du bébé avec son parrain.

McCoy se leva, et Wattie lui colla le bébé dans les bras. Aussitôt, les souvenirs l’envahirent. Ce fut l’odeur le déclencheur, une odeur de talc, de laine et de lait. Il ne lui semblait pas avoir porté un bébé depuis Bobby.

- Ça va ? demanda Mary.

Il acquiesça. Bizarrement, ça allait. Le petit Duggie était un poupon magnifique, avec une touffe de cheveux blonds et des yeux bleus somnolents. Un déclic, l’éclair d’un flash, et ce fut terminé. Wattie reprit son fils, l’approcha de la joue de

McCoy en lui disant : « Fais un bisou à tonton Harry », et le bébé lui bava obligeamment sur la joue.

Wattie eut l'air inquiet et se mit à renifler.

– Encore ?!

Il flaira les fesses du bébé.

– Je crois que sa couche est sale, dit-il en tentant de le donner à Mary sur le canapé.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? dit Mary. Tes mains ne fonctionnent plus, tout d'un coup ?

– Ce n'est pas un travail d'homme, ma belle, dit Appelez-moi-Ken.

Voilà qui scella le sort de Wattie.

– La table à langer est à côté, dit Mary. C'est ton fils autant que le mien. Au boulot.

Wattie grommela quelque chose entre ses dents et se dirigea vers la porte alors qu'Appelez-moi-Ken secouait la tête.

– Tu as bien raison, dit McCoy. Angela faisait pareil avec moi.

– Tu as de ses nouvelles ? demanda Mary.

– Non, pas depuis un moment. Elle est toujours aux États-Unis, je crois.

Un cri se fit entendre dans la chambre.

– Mary ! Où est le talc ?

Mary roula des yeux et se leva.

– La veinarde.

Ils burent encore quelques verres dans l'appartement, on reprit quelques photos de Harry tenant le petit Duggie qui sentait bon à présent, changé et emballé dans une combinaison tricotée par la mère de Mary, puis Appelez-moi-Ken annonça qu'il était temps de se diriger vers le chinois redouté.

– T'y es déjà allé ? demanda discrètement McCoy à Mary.

Celle-ci se retourna pour se cacher d'Appelez-moi-Ken.

– Une horreur, répondit-elle entre ses dents. Surtout, évite le porc.

McCoy hocha la tête. Mary aurait mangé n'importe quoi. Si elle disait que c'était mauvais, il se garderait bien d'y toucher.

McCoy, Wattie et Appelez-moi-Ken sortirent de l'allée. McCoy se sentit légèrement étourdi au contact de l'air frais, il avait dû boire un peu plus qu'il ne l'avait cru. Le père de Wattie habitait sur une colline derrière le centre-ville. De là-haut, on voyait les chantiers navals et tout l'estuaire de la Clyde. Au loin, des montagnes aux sommets enneigés rosisaient dans le jour déclinant.

– C'est le pays de Dieu, ici, dit Appelez-moi-Ken tandis qu'ils commençaient à descendre. C'est la plus belle vue du monde.

C'était peut-être « le pays de Dieu » de l'autre côté du fleuve, dans les montagnes et près des lacs de l'Argyll, mais à Greenock, on en était loin. Toute la ville semblait grise, les gens marchaient d'un pas pressé, la mine sombre, emmitouflés pour se protéger du vent froid soufflant du large. Ils passèrent devant des magasins fermés, les planches barricadant leurs vitrines recouvertes de graffitis. Un groupe de jeunes était assis sur une voiture abandonnée au pare-brise éclaté, un feu brûlant dans une poubelle métallique éclairait la scène. Et au coin des rues, comme à Glasgow, il y avait les inévitables jeunes durs avec leurs bombers et leurs pantalons larges. L'air grimaçant, ils se passaient des cigarettes et des canettes, ils cherchaient la bagarre.

Comme prévu, le restaurant chinois était un ignoble boui-boui, ce qui n'empêcha pas la troupe de s'y engouffrer. Les deux frères de Wattie arrivèrent en même temps qu'eux. Tous deux ressemblaient à Appelez-moi-Ken – cheveux bruns, dans les un mètre soixante-dix. C'était à se demander si Wattie n'était pas le fils du facteur. James était menuisier, Robby plombier. De braves garçons, et quelle descente ! On commanda de nouvelles pintes, des rouleaux de printemps, des travers de porc, du poulet au curry, des nouilles sautées,

puis, pour terminer, des doubles brandies et des beignets de banane. McCoy pignocha dans tous les plats en faisant semblant de se régaler.

Après le dîner, ils se rendirent à l'Imperial, soi-disant l'un des bars les plus agréables de Greenock, où des copains d'école de Wattie les rejoignirent. Ils s'installèrent au fond, réunirent plusieurs tables. Wattie ne cessait de demander à McCoy si tout allait bien, s'il passait un bon moment, tandis qu'il éclusait l'une après l'autre les pintes qu'on lui offrait pour « baptiser le bébé ». McCoy répondait qu'il s'amusait comme un petit fou, veillait à ce qu'il ne le voie pas en train de regarder sa montre, à l'affût du moment propice pour se retirer sans être impoli.

Il commandait une nouvelle tournée au comptoir, muni du verre rempli de billets qui leur servait de cagnotte, quand James s'approcha discrètement et lui donna un sachet d'amphétamines. Il n'en fallut pas plus. Quelques lignes sniffées sur le réservoir de la chasse d'eau dans les toilettes eurent raison de sa stratégie mûrement réfléchie pour se coucher de bonne heure.

Trois heures plus tard, il n'était toujours pas parti, toujours pas couché. Il se trouvait au comptoir d'une boîte ayant pour nom le Rotunda et se mordillait les lèvres, parfaitement réveillé. Ce n'était peut-être pas la pire boîte dans laquelle il soit allé, mais on n'en était pas loin. Un trou en sous-sol qui semblait faire partie de la gare routière. Son décorateur aimait beaucoup l'orange. Peinture orange sur les murs, moquette orange, abat-jour en plastique orange suspendus au-dessus du comptoir. Typique de Greenock, du glamour à n'en plus finir.

Accoudé au comptoir, il regarda le barman tenter d'expliquer à un type soûl et chancelant, vêtu d'un costume à carreaux marron aux revers les plus larges que McCoy ait jamais vus, qu'il avait assez bu. Bien entendu, le type ne voulait rien savoir, et la discussion s'éternisait. Il se demanda

en les regardant si ce qui s'était passé à West Princes Street n'était pas en effet le début de quelque chose de grave. D'autres bombes étaient peut-être sur le point d'exploser à Glasgow. Il imagina ce Paul assis là-bas, en train d'assembler son engin. Il avait sans doute été tué sur le coup, sans se rendre compte de rien. Aucune cause ne valait qu'on se fasse sauter la gueule pour elle. La question qu'il fallait se poser était : à qui cette bombe était-elle destinée ? Qui était-elle censée réduire en petits morceaux ?

Le barman et le type soûl continuaient de s'engueuler, ils en étaient à se pointer du doigt. McCoy consulta sa montre : une heure passée. On approchait de ce moment dangereux de la nuit où les couples s'étaient formés. Les bécoteurs et les partenaires d'un soir s'étaient trouvés, et de nombreux types commençaient à comprendre qu'ils ne feraient pas partie du lot. Ils allaient donc continuer de boire et chercher un prétexte pour prendre la mouche. Une pinte renversée, une remarque entendue par hasard, une parole de louange en faveur de la mauvaise équipe de foot.

McCoy voyait Wattie dans le miroir derrière le comptoir. Cravate défaite, les cheveux en bataille, avachi entre ses deux frères sur la banquette de vinyle orange brillant installée le long du mur. Pour un gaillard comme lui, il tenait très mal l'alcool. Il décida qu'il ne lui manquerait pas s'il s'éclipsait, il le verrait au boulot le lundi, enfin, si Mary ne lui mettait pas la tête au carré lorsqu'il rentrerait à la maison. McCoy était sur le point de terminer le dernier des doubles Bell's qu'il avait gardés pour la route et pour essayer de calmer les effets des amphètes, quand il sentit une tape sur son épaule.

Il soupira. Lui qui était presque tiré d'affaire... Il décida de faire comme si de rien n'était en espérant vaguement avoir été trompé par son imagination. En vain : une nouvelle tape, plus forte, celle-ci. Deux possibilités s'offraient à lui, estimait-il. Sortir sa carte de flic et dire à l'importun de ne pas faire

l'idiot, ou bien l'envoyer sur les roses et se diriger vers la sortie. Dès qu'il ouvrirait la bouche, il lui faudrait choisir l'une ou l'autre. Son accent de Glasgow le trahirait, et il n'en faudrait pas plus à une brute ivre de Greenock pour vouloir lui rentrer dedans. Il vida son whisky, grimaça et se retourna.

– Qu'est-ce que tu veux, mon gars ? dit-il de son ton le moins amical.

Il remarqua d'abord le sourire du type, puis la taille de ses mains. Des mains comme des jambons. Il avait deux grosses bagues aux doigts de celle de gauche.

– Il paraît que vous êtes de la police, dit-il.

Un vrai accent américain, comme dans les films. Rien de très surprenant lorsqu'on l'observait mieux. Dents blanches, cheveux blonds coupés en brosse, blazer bleu aux boutons argentés sur une chemise à carreaux de couleur pâle. Un petit air de Jack Nicklaus. McCoy confirma de la tête.

– Je peux vous offrir à boire ? dit l'homme. Un whisky ?

McCoy acquiesça à nouveau, ne sachant toujours pas très bien sur quel pied danser.

Le type pointa le doigt vers un coin tranquille au fond de la salle.

– Asseyez-vous là-bas, dit-il. Je vous l'apporte.

Et il plongea dans la mêlée massée devant le comptoir.

McCoy trouva un siège vide près d'une petite table, en rapprocha un second. À cet endroit, loin de la piste de danse, « The Bump » avait heureusement laissé la place à un grondement lointain. Il sortit ses cigarettes, en alluma une et se demanda ce que voulait ce type. Il décida qu'il s'en foutait un peu et s'apprêtait à mettre les bouts lorsqu'il l'aperçut sur la piste, en train de se frayer un chemin à travers la foule avec deux whiskies et deux pintes sur un plateau métallique. Il ignorait ce qu'on donnait à manger aux Américains, mais ça devait être nourrissant, le type était aussi large que grand. Il posa le plateau sur la table. Sourit, montra le plateau.

– Je vous ai pris une bière pour aller avec, dit-il. Apparemment, c'est la coutume, ici.

Il tendit sa main :

– Andrew Stewart.

McCoy la lui serra, sa main pâle disparut dans l'énorme battoir.

– Harry McCoy, dit-il avant de lever sa pinte. Santé.

Stewart s'assit, but une gorgée de bière, grimaça.

– Désolé, dit-il, je ne m'habitue pas à cette bière.

Puis, désignant du doigt Wattie et ses copains :

– J'ai entendu parler l'un des gars qui sont là-bas, il disait que vous étiez de la police.

McCoy confirma à nouveau de la tête.

– Super, vous pouvez peut-être m'aider. Mon fils a disparu.

C'était donc ça. Il voulait des conseils personnels. McCoy acceptait volontiers son verre mais pas question qu'il se lance là-dedans, pas à cette heure, d'ailleurs il avait une excuse parfaite. Il leva la main.

– Désolé de vous interrompre, Andy, mais je suis de la police de Glasgow. Ici, je n'ai aucun pouvoir. Il faut vous adresser à mes collègues de Greenock.

– C'est déjà fait. Une perte de temps, ça ne les intéresse pas.

– Quart d'heure américain ! cria le DJ sur le début de « Seasons In The Sun ». Faites votre choix, mesdames !

McCoy attendit qu'il se taise, puis demanda :

– Quel âge a-t-il ? Votre fils ?

– Vingt-deux ans, dit Stewart. Il a eu vingt-deux ans il y a quelques...

– Et il a disparu depuis quand ?

– Trois jours. Je suis arrivé hier, je suis allé au commissariat dès que j'ai atterri...

McCoy leva à nouveau la main, déterminé à l'interrompre pour partir.

– C’est ça, votre problème, dit-il. C’est un adulte, et il n’a pas disparu depuis longtemps. Je vais être honnête, ce ne sera pas une priorité.

Tant qu’on n’aurait pas trouvé de corps, songea-t-il, mais inutile d’aborder le sujet à présent.

– Vous auriez peut-être intérêt à vous tourner vers un détective privé.

– C’est ce que m’ont dit vos collègues.

Stewart fouilla dans sa poche, sortit une carte.

– Ils m’ont recommandé un certain...

Il regarda la carte.

– Bernard Raeburn ?

– Oh là là ! fit McCoy. Surtout pas lui, il est nul. Laissez-moi réfléchir, il y a forcément quelqu’un de plus...

Il leva les yeux et s’aperçut que Wattie était là, chancelant, le teint gris, les yeux mi-clos.

– Il faut que je rentre, dit celui-ci. Je me sens pas bien, Mary va me tuer. Je suis dans la merde, Harry, faut m’aider.

Sur quoi il tourna la tête et vomit partout sur la piste de danse.

– Putain ! s’écria McCoy en écartant les jambes pour se protéger des éclaboussures.

Stewart était horrifié. Wattie s’essuya la bouche sur la manche de son costume, la mine piteuse.

– Je me sens pas bien, répéta-t-il. Ça doit être les nouilles sautées.

Les employés du bar regardaient dans leur direction, ils n’avaient pas l’air content. Un balaise dont les manches retroussées laissaient voir des 1690 gravés sur les avant-bras souleva l’abattant du bar et avança vers eux.

– Merde, Dougie ! dit James en émergeant de la neige carbonique qui débordait de la piste. T’es vraiment dégueulasse !

McCoy termina son whisky, se leva et prit Wattie par la taille pour le stabiliser. Il détournait son visage du sien, il n'avait aucune envie de sentir son haleine.

– James, retiens le barman, dit-il. Moi, je ramène ce gros abruti chez son père.

Stewart était toujours assis à sa place, sa pinte levée vers la bouche, l'air atterré.

– Désolé, l'ami, faut que j'y aille, lui dit McCoy. Bonne chance.

S'éloignant vers la porte avec Wattie, il cria par-dessus son épaule :

– N'oubliez pas ! Ne gaspillez pas votre argent sur Raeburn.

Stewart hocha la tête et se leva. Le barman apparut derrière lui, le tira par le bras et lui fit faire volte-face.

– Eh ! Mec ! C'est toi qui as gerbé partout ?

McCoy laissa Stewart secouer la tête et expliquer au barman qu'il n'y était pour rien, et il poussa Wattie vers l'escalier et lui fit gagner la sortie avant qu'il ne vomisse à nouveau. Nouilles sautées, mon cul. C'était plutôt l'effet des dix bières qu'il s'était enfilées.

13 avril 1974

3

Le réveil sonna. McCoy tendit la main, l'arrêta et grogna. 7 heures. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler où il était. Ça lui revint d'un coup. Le Sea-View, une pension de famille de Greenock. Il se redressa. Il ne se sentait pas trop mal compte tenu du fait qu'il était plus de 2 heures quand il était rentré après avoir ramené Wattie. Il imaginait dans quel état devait se trouver celui-ci. Il avait vomi plusieurs fois encore sur le trajet. Cet abruti continuait de soutenir que ce n'était pas dû à l'alcool, que tout était la faute des nouilles sautées.

Le traînant à moitié, McCoy avait fini par réussir à lui faire grimper la colline puis l'escalier de chez son père. Il avait frappé à la porte de l'appartement. Il espérait qu'Appelez-moi-Ken viendrait ouvrir, mais ils n'avaient pas eu cette chance. La porte avait été ouverte brusquement par Mary, en chemise de nuit, le petit Duggie en pleurs dans les bras. Rien qu'en voyant sa tête, un homme plus faible se serait liquéfié. Wattie l'avait contournée en titubant, s'était cogné contre le porte-manteau et était tombé la tête la première sur la moquette. Il était resté là, à ronfler paisiblement, tandis que McCoy tentait de calmer le bébé et d'expliquer à Mary qu'il n'y était pour rien. Honnêtement.

Mary n'avait rien voulu savoir. Elle lui avait rétorqué que ce n'était qu'un bon à rien, qu'il n'aurait pas dû laisser Wattie

se mettre dans cet état. McCoy avait tenté de lui dire que ce n'était pas lui, c'était ses frères, mais elle n'écoutait pas, trop occupée à tenter de faire taire le petit. Elle l'avait laissé à la porte, avait donné à Wattie un méchant coup de pied dans les côtes en regagnant la chambre et avait claqué la porte. Wattie continuait de ronfler, sans se douter de ce qui allait lui arriver le lendemain, quand il se réveillerait et que Mary s'occuperait sérieusement de son cas.

À 7 h 30, McCoy était lavé et habillé, et, son sac de sport à la main, descendait à la salle à manger. Il sentait une odeur de bacon et de pain brûlé. Son estomac gargouilla, il n'avait quasiment rien mangé la veille, mais il n'avait pas le temps d'avaler son porridge curatif. Il s'arrêterait sur le trajet dans une ou deux heures, il était pressé de prendre la route. Un café et une clope le remettraient d'aplomb.

La salle à manger était d'un jaune gai, une salle lumineuse à l'avant de la maison. Ses grandes fenêtres offraient une belle vue sur la Clyde et les montagnes enneigées de l'autre côté du fleuve. Les tables étaient prêtes pour le petit déjeuner, il y avait des serviettes pliées et une petite carte sur chacune d'elles. Un couple était déjà installé, des quinquagénaires, en tenue de randonneurs, la tête baissée au-dessus d'une grande carte d'état-major dépliée. McCoy s'assit à une table près de la fenêtre et demanda un café à la jeune serveuse, qui, à en juger par sa mine et par son grommellement de bonjour, avait eu une nuit aussi agitée que la sienne. Sur une étagère murale étaient empilés les journaux du matin. En une, on trouvait des variations de *UNE BOMBE* et de *LE CONFLIT GAGNE L'ÉCOSSE*. McCoy n'avait le cœur d'en lire aucun.

Il venait de terminer son café et écrasait sa cigarette dans le cendrier *SOUVENIR DE DUNOON* quand une Cortina avec un autocollant *CLYDE TAXIS* sur la portière s'arrêta dehors. La portière arrière s'ouvrit, et l'Américain de la veille descendit et scruta la salle à travers les fenêtres. Il devait loger là, songea

McCoy, cherchant aussitôt un moyen pour s'en aller sans devoir lui parler. Raté. Stewart le vit à travers la vitre et lui fit un signe de la main, un grand sourire sur le visage. Il donna une poignée de billets au chauffeur, sortit son sac du coffre et remonta l'allée menant à la maison.

McCoy jura et resta à sa place, résigné. Quelques secondes plus tard, la porte de la salle s'ouvrait et Stewart déboulait, suivi de la serveuse et de la patronne.

– Vous êtes difficile à trouver, vous, dit-il. Ça doit être le sixième B&B que je fais. Les gars d'hier ne se rappelaient pas dans lequel vous logiez.

Il montra du doigt la chaise en face de McCoy. McCoy hocha la tête, et il s'y assit. Le blazer de la veille avait été remplacé par un blouson à fermeture Éclair, porté avec un pantalon à carreaux et des chaussures bateau. Il ressemblait vraiment à Jack Nicklaus.

– Comment va votre copain ce matin ? Il m'a fallu un certain temps pour convaincre le barman que ce n'était pas moi qui avait gerbé sur sa piste. Il n'était pas content, croyez-moi.

– Wattie ? Ça va aller. Une bouteille d'Irn-Bru, un sandwich au bacon, et il sera comme neuf. C'est plutôt le traitement que lui réserve sa femme, le problème.

Stewart eut l'air perplexe mais hocha malgré tout la tête. McCoy se leva et tendit sa main.

– Bon, content de vous avoir revu. Je vous souhaite bonne chance pour retrouver votre fils. Il faut que j'y aille, je commence déjà à être en retard.

Stewart se décomposa.

– Quoi ? Mais j'ai besoin de vous parler. Je vous ai cherché toute la matinée. Où allez-vous ?

Il leva les mains.

– Désolé, ça ne me regarde pas, mais...

– À Aberdeen, dit McCoy en ramassant son sac. Il faut que je me mette en route.

- À Aberdeen ? C'est loin ?
- C'est vers le nord. À deux cent cinquante kilomètres, à peu près.

L'air déçu de Stewart fit un peu culpabiliser McCoy, on aurait dit un gamin qui a perdu ses billes.

– Bon, dit-il, voilà ce que je vous propose. Si vous êtes à Glasgow ces prochains jours, venez me voir. Je suis au commissariat de Stewart Street, ce n'est pas loin du centre, n'importe qui vous indiquera...

– Je peux venir avec vous ? demanda Stewart de but en blanc. S'il vous plaît ? Excusez-moi, mais vous avez dit plus de choses sensées en cinq minutes hier soir que les flics de Greenock en trois heures. Vous avez l'air de connaître votre...

– Écoutez, mon vieux, ce n'est pas une très bonne idée...

– S'il vous plaît. C'est mon fils unique. Il est tout ce qui me reste. Je suis venu jusqu'ici et je me heurte à un mur. Je ne peux pas...

Il eut soudain les larmes aux yeux. Il prit une serviette sur la table et les essuya.

– Désolé, je ne sais plus quoi faire. Je pensais que vous pourriez m'aider. Je comptais sur vous.

Il essaya de se reprendre, se frotta à nouveau les yeux. C'était un type bourru, costaud, sûr de lui comme la plupart des Américains, mais McCoy avait un peu de peine pour lui. Il était avant tout perdu dans un pays qu'il ne connaissait pas et cherchait son fils, dont la disparition n'intéressait personne. Ça ne tuerait pas McCoy d'écouter son histoire, de lui donner quelques conseils.

– Pourquoi pas, dit-il. Vous me tiendrez compagnie.

Un grand sourire éclaira le visage de Stewart. Il prit la main de McCoy et la secoua de haut en bas.

– Merci, mon vieux. C'est gentil. J'apprécie. Je ne vous embêterai pas. Promis.

À travers le pare-brise mouillé par la pluie, McCoy aperçut le panneau indiquant Dunblane à six kilomètres. Dunblane signifiait une chose : le Fourways Cafe, lieu de halte traditionnel sur la route du nord. Ils roulaient depuis près de deux heures, ils avançaient bien, et l'estomac de McCoy gargouillait à nouveau. Il était temps de s'arrêter et de prendre de l'essence. Il se tourna vers le siège passager. Stewart avait tenu parole, il ne l'avait pas embêté, essentiellement parce qu'il avait dormi pendant la quasi-totalité des deux heures. Il ronflait paisiblement, tassé à l'avant de la Viva. Il avait commencé à bâiller dès sa montée dans la voiture, avait expliqué à McCoy qu'il n'avait pas dormi de la nuit à cause du décalage horaire, et il s'était endormi avant qu'ils ne franchissent Kingston Bridge. Il ne s'était pas réveillé depuis.

McCoy sortit au rond-point et se gara sur le parking du café, coupa le moteur. Il décida de laisser Stewart dormir et d'aller prendre son petit déjeuner en paix, mais au moment où il sortait de la voiture Stewart ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

– Vous vous êtes endormi, dit McCoy.

– Pardon, dit Stewart en se redressant. On est arrivés ? C'est Aberdeen ?

– On en est loin. Venez, c'est l'heure du petit déjeuner.

Il y avait du monde au Fourways, comme toujours. Ils durent attendre quelques minutes, le temps qu'un jeune type qui jouait au serveur débarrasse une table pour qu'ils puissent s'asseoir. McCoy se força à prendre du porridge. Stewart demanda un jus d'orange fraîchement pressé, des pancakes avec du sirop d'érable et des tranches de bacon croustillant pour aller avec. Il se retrouva avec un pain à la saucisse, un autre au bacon et une canette de Fanta. Il s'amusa du fait qu'on appelait « saucisse » un carré de farce et sembla trouver ce plat à son goût. « Un peu comme un burger, en plus poivré », conclut-il après plusieurs bouchées.

Dix minutes plus tard, après qu'ils eurent échangé quelques banalités sur la météo et le vol de Stewart depuis les États-Unis, McCoy poussa son assiette vide sur le côté et alluma une cigarette.

– Bon, alors, racontez-moi l'histoire, dit-il. Commencez au début.

Stewart hochla la tête, termina son café, grimaça et se lança.

– On m'a appelé il y a trois jours, chez moi à Beacon Hill.

– Beacon Hill ?

– À Boston. On m'a dit que mon fils Donald manquait à l'appel. Il n'était pas revenu sur son bateau à la fin de sa permission.

– Quel bateau ?

McCoy comprit alors, il aurait dû comprendre avant.

– Il est stationné au Holy Loch ?

Stewart hochla la tête.

– Oui.

Situé en face de Greenock, le Holy Loch était une énorme base navale américaine, construite pour l'entretien des sous-marins nucléaires américains. On croisait parfois ses marins à Greenock, au volant des grosses voitures voyantes avec lesquelles ils venaient. Ils étaient quelques centaines à être stationnés là-bas, ils avaient même leurs écoles, leurs bowlings et leurs restaurants. C'était comme une petite ville américaine tombée du ciel au bord de la Clyde.

– Il sert à bord de l'USS *Canopus*, poursuivit Stewart. Il est aspirant. Il y est depuis environ six mois.

Un détail étonnait McCoy.

– Attendez, dit-il, on vous a appelé aux États-Unis alors qu'il manquait à l'appel depuis une journée ? Ce n'est pas un peu rapide ? Des marins qui se soulent et qui reviennent en retard, c'est assez commun, non ? Mais peut-être que je regarde trop de films.

Stewart secoua la tête.

– Non, vous avez raison. Ce n'est pas une procédure habituelle. On m'a fait une faveur.

– C'est drôlement gentil. J'ignorais que la marine américaine était si serviable.

Stewart se renfonça sur sa chaise.

– Pour être honnête, elle n'est peut-être pas comme ça avec tout le monde. Disons qu'on me tient informé.

– Comment ça se fait ?

Stewart eut l'air un peu penaud.

– Eh bien, j'étais moi-même dans la marine avant de prendre ma retraite. J'étais capitaine de vaisseau.

– Ça doit être un grade assez élevé.

– Le commandant actuel du *Canopus* est l'un de mes anciens lieutenants. Il s'est dit que je voudrais être au courant. Il pensait que Donny reviendrait le lendemain, et que je pourrais l'appeler et lui passer un savon. Qu'il sache qu'on le tenait à l'œil et qu'il n'avait pas intérêt à refaire des bêtises.

– Mais il n'est pas revenu le lendemain...

– Non. Ni le surlendemain. J'ai sauté dans un avion pour Prestwick. J'espérais qu'il serait rentré à mon arrivée.

– Et sa mère, qu'est-ce qu'elle en dit ?

– Grace nous a quittés il y a dix ans. Un cancer.

– Toutes mes condoléances.

Stewart hocha la tête.

– Elle ne me pardonnerait jamais si je ne faisais pas tout pour le retrouver.

McCoy réfléchit un instant.

– Je ne sais pas trop comment demander ça, mais est-ce que c'est le genre de garçon qui disparaît ? Qui s'attire des ennuis ?

Stewart secoua la tête.

– Pas Donny. J'aurais bien voulu qu'il s'amuse un peu, parfois, qu'il se défoule, se soûle, s'envoie en l'air. Mais il n'est pas comme ça, c'est un garçon timide, discret, et ça ne s'est

pas arrangé après la mort de Grace. J'ai même eu peur qu'il n'arrive pas au bout de ses classes, mais si. Il a été affecté ici, on ne pouvait pas lui faire plus plaisir.

McCoy contempla le ciel gris et le parking rempli de flaques boueuses.

– Ici ? s'étonna-t-il. Vraiment ? Vous êtes en train de me dire que c'est mieux que Pearl Harbor ?

– Pour Donny, ça l'était. Je l'envoyais chez son grand-père quand j'étais en mission, et il lui a rabâché toute sa vie qu'il était écossais, que c'étaient ses racines, que l'Écosse c'était chez lui.

McCoy regarda Stewart d'un air dubitatif. Stewart leva les mains.

– Je sais, c'est ridicule. Il est né aux États-Unis, il a grandi aux États-Unis, c'est un Américain pur jus, mais pas selon son grand-père. Non, monsieur. Nos ancêtres étaient originaires d'Écosse, ils se sont installés à Terre-Neuve, puis à Boston. Des baleiniers reconvertis dans la marine. Avec moi, tout ça a sauté une génération. Le fait que la propagande écossaise de mon père n'ait rien donné sur moi l'a peut-être incité à redoubler d'efforts avec Donny. Moi ? Je préfère être en Caroline du Sud, à pêcher l'espadon à l'arrière d'un bateau, en short, le soleil dans le dos, une bière à la main – Grace et moi allions là-bas tous les étés –, mais Donald est tombé les deux pieds dedans. Robert Bruce, les cartes des clans au mur, il avait même un tee-shirt de l'équipe de foot d'Écosse quand il était petit, impossible de lui en faire porter un des New England Patriots. J'ai tout essayé. Le chantage affectif, l'argent. Rien n'a marché.

– Et qu'a dit la marine à votre arrivée ?

Stewart haussa les épaules.

– Pas grand-chose. Vous l'avez dit, des marins qui disparaissent dans les ports étrangers, ça arrive tout le temps. On m'a dit ce que je savais déjà. En général, ils reviennent quand

ils n'ont plus d'argent ou quand la femme qui les héberge se lasse d'eux.

– Ce ne serait pas ce qui est arrivé à Donald ? Ça semble l'explication la plus simple.

– Vous savez quoi ? J'en serais ravi. Je supporterais d'être inquiet si je savais qu'il prenait du bon temps. Mais ça ne ressemble pas à Donny. Encore une fois, ce n'est pas le genre de garçon aventureux.

Stewart fixa McCoy du regard avant d'ajouter :

– C'est ce qui m'inquiète.

McCoy se leva.

– Je suis de repos demain. S'il ne réapparaît pas aujourd'hui, on se renseignera. Et lundi, je retourne au boulot. Ça marche ?

Stewart acquiesça, l'air soulagé. Il plongea la main dans sa poche et sortit un rouleau de billets de vingt.

– Je peux vous payer, c'est pas un problème.

– Rangez votre argent, dit McCoy. Ne soyez pas stupide.

Puis, réfléchissant :

– Mais si vous êtes d'humeur généreuse, vous pouvez payer le coco. On commence à manquer.

Stewart le regarda d'un air interdit.

– Le carburant, traduisit McCoy.

Stewart acquiesça.

– Ah ! Avec plaisir.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte.

– Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous alliez à Aberdeen, fit remarquer Stewart.

– Je vais chercher quelqu'un. Pour rendre service.

Stewart hocha la tête, et, sortant du café sous la pluie, ils regagnèrent la voiture en courant. McCoy ne mentait pas, il allait bel et bien chercher quelqu'un. Le problème, c'est que ce quelqu'un n'était pas au courant.